

*Correspondances*

## Apollinaire – Cluzeau : Soldats noirs de la Grande Guerre

### *Images verbales : Du serveur au servant*

*par Jean-Pierre Paulhac*

*Des mots peuvent aussi suggérer une image. C'est la magie du poète que de nous donner à voir, à imaginer, par le simple pouvoir du verbe, du vers... Je me propose donc d'essayer d'explorer régulièrement comment dans les tiroirs de notre littérature on peut découvrir des « cartes verbales » qui ont su aussi mettre en scène l'Afrique et les Africains...*

Ce poème du recueil *Calligrammes* (mais dont on trouve une version dans les *Lettres à Lou*) est original dans son thème et dans son écriture.

Son thème, car il présente ces guerriers de l'ombre, ces tirailleurs sénégalais, qui ont versé leur sang pour défendre une « mère patrie » dont ils étaient bien éloignés. C'est un poème de guerre et le vocabulaire de la tranchée est présent en toile de fond continue : « la cagnat » « canons gris » « secteur 59 » « les bobosses », y compris même dans l'évocation rapide de la beauté plastique de la sœur du personnage, « aux seins durs comme des obus ».

Au-delà de la guerre c'est aussi le poème de la nostalgie de celui qui est loin de ses racines, de sa terre natale : « je songe au village africain », de sa façon de vivre également : « où l'on dansait où l'on chantait où l'on faisait l'amour », qui reprend les topiques habituels de l'idée d'une vie « selon la nature », traditionnelle et primitive... Mais, et c'est ce qui fait l'originalité de ce poème, Apollinaire ne se contente pas de cette vision conventionnelle et, avant André Gide, évoque la condition africaine aux colonies : « J'ai porté l'administrateur des semaines / De village en village », voire en métropole : « Et je fus domestique à Paris » allant jusqu'à aborder les questions identitaires que développeront, vingt ans plus tard, les poètes africains de la Négritude : « Pourquoi donc être blanc est-ce mieux qu'être noir ». D'ailleurs le soldat noir ne se fait aucune illusion sur ce monde blanc qui a décidé de son âge : « On m'a donné vingt ans » et de sa nationalité : « Je suis soldat français on m'a blanchi du coup ». Il a bien conscience de n'être qu'une chair à canon de plus, tout en ayant, malgré tout, franchi une étape sociale, de la condition de serveur à celle de servant.

Mais c'est sans doute dans l'écriture que ce poème donne le plus à voir l'Afrique. Apollinaire, dont on connaît le goût pour l'art nègre et océanique retrouve ici cette magie : « Je me souviens du si délicat et inquiétant / Fétiche dans l'arbre » où se mêle le réel et le surnaturel : « C'était une tête d'argent / Et dans le marais / C'était la lune qui luisait ». De même, le rythme du poème, tout en reprise et répétition, s'apparente aux trépidations d'un tamtam accompagnant la danse, « Là-haut c'était la lune qui dansait ».

La violence des anciennes scènes de sorcellerie : « Plus tard une tête coupée / Au bord du marécage » rejoint l'horreur actuelle de la guerre : « Et nous tirons sur les ravitaillement boches » par un raccourci étonnant qui unit l'homme dit « primitif » et celui prétendu « moderne » au fond de la même barbarie : « Une nuit de sorcellerie / Comme cette nuit-ci », donnant à tous deux sa même part d'inhumain.

La guerre, la tranchée est l'infâme creuset où se retrouve l'être, seul, « similitudes pâleurs », face à son destin de mort. Pour Apollinaire, il revient au poète de transcender cette laideur pour la transformer en expression artistique : « Où tant d'affreux regards / Eclatent dans le ciel splendide ». Et c'est là que ce poème prend toute sa valeur, reprenant à son compte l'imagerie et le rythme africains afin de leur donner une valeur universelle, dépassant l'ignominie de la guerre. On ne peut, en effet, s'empêcher d'associer la « tête coupée » de ce texte au fameux « soleil cou coupé » de « Zone » : c'est au cœur de cet imaginaire africain traditionnel que le poète, par son écriture, invente la modernité.

## Pierre-Antoine Cluzeau (1884-1963)

### *Portraits réalisés à l'hôpital du Jardin colonial de Nogent-sur-Marne*

*par Pascale Nourisson*

Du 18 mai au 21 septembre 2008, la Villa Médicis de Saint-Maur (94) présentait une rétrospective de l'œuvre de Pierre-Antoine Cluzeau, une occasion donnée à tous de découvrir un lieu charmant et un bel artiste au talent méconnu.<sup>1</sup>

Pierre-Antoine Cluzeau arrive à Saint-Maur en 1904 et, très attaché à cette ville et à sa région, il y restera jusqu'à la fin de sa vie. Sur l'incitation de son père, il commence une courte carrière dans le commerce mais le dessin l'intéresse bien davantage. En 1908, il est admis aux Beaux-arts et peut donner libre court à sa passion, exercer son regard, affirmer sa technique, notamment celle de la gravure. A l'unanimité, ses maîtres louent la qualité de son travail et l'encouragent à poursuivre dans cette voie.

La Grande Guerre met un terme à cette période d'insouciance et constitue une douloureuse épreuve pour toute la famille Cluzeau. Pierre-Antoine s'engage mais, asthmatique et de santé fragile, il est réformé et affecté comme infirmier et garde-magasin à l'hôpital du jardin colonial de Nogent-sur-Marne. Son frère Henri est tué sur le front en 1917 et sa mère, anéantie de chagrin, meurt la même année. Son père, Auguste, reste seul. Trois ans après la guerre, Pierre-Antoine se marie. Avec sa femme et ses deux enfants, il s'installe dans la maison familiale et consacre le reste de sa vie à son art. Les voyages qu'il entreprend dans toutes les régions de France, à la recherche d'un air pur salubre, lui inspirent une multitude de dessins, gravures, aquarelles... Discret sans être solitaire, il côtoie d'autres artistes, participe à des expositions, réalise des illustrations et honore un certain nombre de commandes. Ses paysages sont des évocations de la nature mais aussi de la vie. Ils sont habités de personnages qui vaquent à leurs occupations, et témoignent de l'ambiance de toute une époque. La ville et les éléments d'architecture remarquables ou pittoresques occupent également une place importante dans son œuvre.

Dans ce parcours artistique d'une grande richesse, la période passée à l'hôpital du Jardin colonial de Nogent-sur-Marne constitue une parenthèse à la fois intéressante et originale. Cet hôpital a été installé en 1914 dans l'enceinte du Jardin colonial, jardin créé en 1899 dans le but d'étudier le développement des végétaux cultivés outre-mer. Pierre-Antoine Cluzeau s'efforce d'apporter son aide aux blessés de guerre, originaires pour la plupart des colonies françaises. Outre les soins infirmiers qu'il leur prodigue, il leur parle, les écoute, s'intéresse à leur histoire personnelle, et se lie d'amitiés avec certains d'entre eux. Peu à peu, il en vient à dessiner leur portrait et, dans ce climat de confiance réciproque, les soldats eux-mêmes lui passent commande. Pour la plupart, l'artiste note le nom, l'origine ethnique, les médailles ou les récompenses du soldat, ainsi que ses blessures ou les maux dont il souffre. Ces portraits constituent un témoignage singulier, sensible et vivant de la première guerre mondiale. Au-delà de leurs qualités artistiques indéniables, ces cinquante portraits de soldats coloniaux sont autant d'images rares, empreintes d'humanité, de délicatesse et de respect. Elles sont précieuses pour retenir la mémoire du temps qui passe. Un siècle plus tard, elles ont acquis une portée documentaire et historique exceptionnelle.

---

<sup>1</sup> Catalogue *Pierre-Antoine Cluzeau 1884-1963 peintre-graveur*. Musée de Saint-Maur - Villa Médicis, 5 rue Saint-Hilaire, 94210 LA VARENNE (Tél : 01 48 86 33 28)

*Les soupirs du servent de Dakar*

C'est dans la cagnat en rondins voilés  
 d'osier  
 Auprès des canons gris tournés vers le  
 nord  
 Que je songe au village africain  
 Où l'on dansait où l'on chantait où l'on  
 faisait l'amour  
 Et de longs discours  
 Nobles et joyeux

Je revois mon père qui se battit  
 Contre les Achantis  
 Au service des Anglais  
 Je revois ma sœur au rire en folie  
 Aux seins durs comme des obus  
 Et je revois  
 Ma mère la sorcière qui seule du village  
 Méprisait le sel  
 Piler le millet dans un mortier  
 Je me souviens du si délicat si inquiétant  
 Fétiche dans l'arbre  
 Et du double fétiche de la fécondité  
 Plus tard une tête coupée  
 Au bord d'un marécage  
 Ô pâleur de mon ennemi  
 C'était une tête d'argent  
 Et dans le marais  
 C'était la lune qui luisait  
 C'était donc une tête d'argent  
 Là-haut c'était la lune qui dansait  
 C'était donc une tête d'argent  
 Et moi dans l'antre j'étais invisible  
 C'était donc une tête de nègre dans la nuit  
 profonde  
 Similitudes Pâleurs  
 Et ma sœur  
 Suivit plus tard un tirailleur  
 Mort à Arras

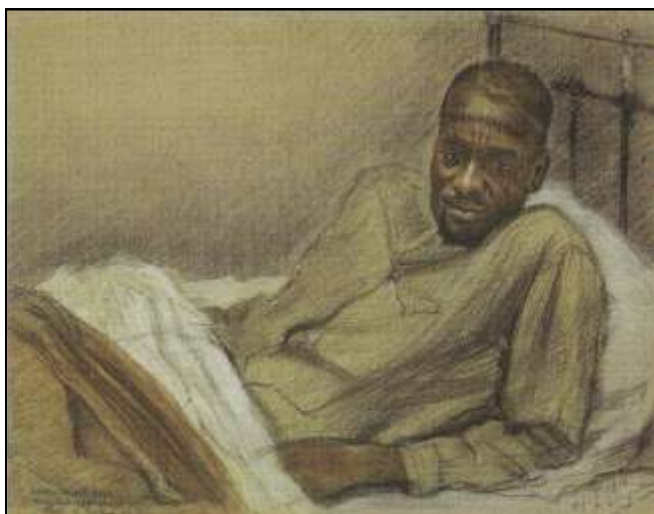
Si je voulais savoir mon âge  
 Il faudrait le demander à l'évêque

Si doux si doux avec ma mère  
 De beurre de beurre avec ma sœur  
 C'était dans une petite cabane  
 Moins sauvage que notre cagnat de  
 canonniers-servants  
 J'ai connu l'affût au bord des marécages  
 Où la girafe boit les jambes écartées  
 J'ai connu l'horreur de l'ennemi qui  
 dévaste

Le Village  
 Viole les femmes  
 Emmène les filles  
 Et les garçons dont la croupe dure  
 sursaute  
 J'ai porté l'administrateur des semaines  
 De village en village  
 En chantonnant  
 Et je fus domestique à Paris  
 Je ne sais pas mon âge  
 Mais au recrutement  
 On m'a donné vingt ans  
 Je suis soldat français on m'a blanchi du  
 coup  
 Secteur 59 je ne peux pas dire où  
 Pourquoi donc être blanc est-ce mieux  
 qu'être noir  
 Pourquoi ne pas danser et discourir  
 Manger et puis dormir  
 Et nous tirons sur les ravitaillements  
 boches  
 Ou sur les fils de fer devant les bobosses  
 Sous la tempête métallique  
 Je me souviens d'un lac affreux  
 Et de couples enchaînés par un atroce  
 amour  
 Une nuit folle  
 Une nuit de sorcellerie  
 Comme cette nuit-ci  
 Où tant d'affreux regards  
 Éclatent dans le ciel splendide

**Guillaume Apollinaire (1880-1918)**  
*Calligrammes (1918)*

*(Poème envoyé à Lou le 11 juin 1915  
 sous le titre « Le servent de Dakar »)*



*Soldats blessés à l'hôpital  
du Jardin colonial  
de Nogent-sur Marne*

*Portraits par P.-A. Cluzeau<sup>1</sup>*

*Samba Kouloubali, tirailleur sénégalais (Bambara),  
blessé à Verdun, 21/12/1916,  
Fusain, sanguine, craie blanche sur papier gris*



*Boyer (Guadeloupe), infanterie coloniale, 19/7/1917  
Fusain, sanguine sur papier*



*Bouhié Forobo, tirailleur sénégalais, 1917,  
mine de plomb, fusain, pastel gras, sanguine sur papier*



*Lamini Sidibé, tirailleur sénégalais (Niger), 19/12/1916,  
mine de plomb, fusain, pastel gras, sanguine sur papier*

<sup>1</sup> Reproductions avec l'aimable autorisation du Musée de Saint-Maur – Villa Médicis.